

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXI — N° 3
NOVEMBRE 1942

SOMMAIRE

La Revanche de Ménélas : Lecture faite à la séance du 7 août, par M. Georges Rency.....	89
Une correspondance d'Auguste Donnay : Lecture faite à la séance du 11 septembre, par M. Thomas Braun.....	111
Chronique : L'Aide à l'Édition	139
Les Concours de 1945	139

La Revanche de Ménélas

COMÉDIE EN UN ACTE

(Lecture faite à la séance du 7 août,
par M. Georges RENCY)

Un salon de villa, à la campagne. Jeu de scène muet. Un fauteuil-club vu de dos et un journal déployé : quelqu'un d'invisible lit là. Brusquement une porte du jardin s'ouvre avec fracas et une jeune femme entre en courant, se retourne, attend, les mains contre son cœur haletant. Une seconde se passe, puis entre, en courant aussi, un jeune homme en costume de tennis. Il va droit à la jeune femme, la couche en arrière et lui prend longuement les lèvres. Enfin elle se dégage.

SCÈNE I

RÉGINE

Vous m'étouffez ! En voilà des façons ! Vous êtes fou ?

ALBERT

Quelle marque, le raisiné de vos lèvres ? Guerlain ou Coty ? Je ne reconnais pas ce goût.

RÉGINE

Comment ! Votre compétence est en défaut ? C'est bien étonnant, pour un coureur de votre sorte ! Guerlain, naturellement.

ALBERT

Pas possible ? J'étais donc distrait. Voulez-vous me permettre de re-goûter ?

RÉGINE

Jamais de la vie ! Si quelqu'un entrerait.....

ALBERT

Qui voulez-vous ? Ils sont tous au tennis. Votre professeur de mari rate toutes les balles que ma mère lui lance. Et mon père fait sa sieste quotidienne. Nul danger. La solitude, la douce solitude, chère aux amoureux.

RÉGINE

Aux amoureux ! Vous avez de ces mots ! Vous oseriez prétendre que vous êtes amoureux de moi ?

ALBERT

Si je l'ose ? Mais parfaitement, je l'ose. Régine, je vous aime. Donnez-moi vite votre petite bouche parfumée par Guerlain.

RÉGINE

Il le faut bien, pour vous faire taire, mauvais sujet ! (*Ils s'étreignent plus longuement que la première fois.*)

ALBERT (*se dégageant et très calme*)

Vous avez raison : c'est du Guerlain. Où avais-je la tête ?

RÉGINE

Vous pourriez au moins me remercier, me dire un mot gentil....

ALBERT

Ah ? Pourquoi ? J'ai eu vos lèvres. Vous avez eu les miennes. Nous sommes quittes.

RÉGINE

Insolent ! Petite fripouille ! Je vous déteste !

ALBERT

Ce qui veut dire : vous me plaisez infiniment.

RÉGINE

Oh ! cette fatuité ! Vous êtes à giffler.

ALBERT

Faites. Ne vous gênez pas. Ça ne doit pas être désagréable. (*Elle le giffle, mais c'est une caresse*). En attendant vous n'avez pas répondu à ma question.

RÉGINE

Quelle question ?

ALBERT

Celle que je vous ai glissée dans l'oreille, après le déjeuner.

RÉGINE

Vous n'allez pas recommencer ? Je suis une honnête femme !

ALBERT

Parbleu. Mais qu'est-ce que cela empêche ? Toute femme était « honnête » avant son premier amant.

RÉGINE

Je n'ai nulle envie de prendre un amant.

ALBERT

On dit ça.

RÉGINE

On le dit, et on le fait.

ALBERT

Tout doux, tout doux ! Ne vous emballez pas. Ecoutez-moi trois minutes et vous reconnaîtrez l'absurdité de vos pompeuses déclarations. Est-ce que vous aimeriez votre mari, par hasard, ce pauvre type qui ne sait même pas jouer correctement au tennis et qui, au golf, se ferait battre par un enfant ?

RÉGINE

Je l'aime ? Je l'aime ? Certainement, que je l'aime... J'ai du moins pour lui une très sérieuse affection.

ALBERT

Quel mot terrible ! Je ne savais pas que vous le méprisiez à ce point.

RÉGINE

Vous êtes un bien mauvais traducteur. Quand je dis affection, je pense ce que je dis.

ALBERT

Oh ! j'ai bien compris ! Mais l'affection n'est jamais l'amour. C'est même tout à fait le contraire. (*Comiquement solennel*). Régine, vous n'aimez pas votre mari, et vous avez le devoir de le tromper sans retard avec moi.

RÉGINE

Vous m'amusez. J'aime mieux rire que me fâcher.

ALBERT

Riez donc, mais rions ensemble, voulez-vous ? Vous connaissez ma chambre ? Je vous attendrai ce soir, quand tout le monde sera rentré chez soi.

RÉGINE

Vous ne trouvez pas, mon petit jeune homme, que vous allez un peu fort, et un peu loin ?

ALBERT

Quelle idée ! Et qu'est-ce que ma proposition a d'extraordinaire ? Nous avons du plaisir à causer ensemble, vous ne le niez pas. N'est-il pas tout naturel que nous songions à prolonger la conversation dans une bonne petite chambre, bien confortable, où il y a de l'excellent porto et des cigarettes acceptables ? Mais votre mari lui-même, à moins d'être un ours mal léché, ne trouverait rien à redire à cet innocent programme.

RÉGINE

Vous croyez ?... Si vous alliez le lui demander ?

ALBERT

J'y vais de ce pas. (*Il fait mine de sortir*).

RÉGINE

Hé là ! pas de bêtise. Il est très jaloux, savez-vous.

ALBERT (*posffant*)

Lui ! Ça c'est drôle, par exemple. Ce thème grec ambulante aurait une âme d'Othello ? Du vaudeville, nous sauterions en pleine tragédie !

RÉGINE

Albert, cessez vos éternelles plaisanteries. Tout cela est beaucoup plus grave que vous ne croyez.

ALBERT

Brr ! Vous m'effrayez. Mais quittez bien vite ce ton de mélodrame qui ne vous va pas du tout. La vie est une farce, ma chère, qu'il faut se garder de jamais prendre au sérieux.

RÉGINE

Alors, l'amour, qu'est-ce que vous en faites ?

ALBERT

Mais je le fais, tout simplement. Et le plus souvent possible, chaque fois que je rencontre une jolie femme, mariée comme vous à un rat de bibliothèque, incapable de lui donner du plaisir.

RÉGINE

Le plaisir n'est pas tout, vilain matérialiste ! Moi, c'est le bonheur que je cherche, le bonheur, entendez-vous ? pas le plaisir. Dites-moi si vous m'aimez vraiment ou si votre goût pour moi n'est qu'un caprice.

ALBERT

Chi lo sa ? Essayons, nous verrons bien.

RÉGINE

Malin, vous ne vous engagez pas.

ALBERT

A quoi bon ? La vie me dégagerait. Est-ce que je vous demande un engagement, moi ?

RÉGINE

Vous en avez une manière de faire la cour aux femmes ! Et ça vous réussit ?

ALBERT

Fort bien. Elles sont enchantées. Voulez-vous voir mes certificats ?

RÉGINE

Non, décidément, je ne vous prendrai pas à mon service.

ALBERT

Vous avez tort. Vous me regretterez.

RÉGINE (*d'un air dégagé*)

A quelle heure disiez-vous que vous m'offriez le porto ?

ALBERT

Dix heures... Onze heures.... Après que ma sainte femme de mère aura reconduit ses invités.

RÉGINE

C'est très dangereux, vous savez, ce que vous me demandez là.

ALBERT

Pas du tout. Si votre mari se réveille, ne pouvez-vous pas être indisposée, avoir besoin d'air, promener votre insomnie sous les arbres du parc ? Il n'a aucun soupçon cet homme.

RÉGINE

Ne vous y fiez pas. Je vous répète que, sous son apparence placide, il est très jaloux.

ALBERT

C'est que vous manquez de prudence. Je vous donnerai des leçons. La première, ce soir, aux chandelles. C'est convenu ?

RÉGINE

Peut-être... Je verrai...

ALBERT

C'est donc convenu. Vous êtes exquise.

RÉGINE

Voilà bien le premier compliment que vous me faites.

ALBERT

Je les place à bon escient. Il ne faut rien gaspiller. (*Il lui reprend les lèvres*). Et maintenant, filez dans votre chambre vous refaire une beauté. Moi, je retourne au court, contempler les performances de votre époux. En simple, avec ma mère, ils sont inénarrables ! (*Chacun sort de son côté*).

SCÈNE II.

Quand la scène est vide, du fauteuil se lève brusquement le père, les cheveux hérissés de stupeur et de colère.

LE PÈRE

Ça, alors ! C'est inouï. Cette Régine, cette sainte-nitouche. Et ce gamin, ce vaurien ! Quel scandale ! (*Il va vivement à la porte-fenêtre et crie dans le jardin*). Marcelle ! Marcelle !

VOIX LOINTAINE

Que veux-tu, mon ami ! Nous terminons cette partie.

LE PÈRE

Il ne s'agit pas de ton stupide tennis. Viens ici tout de suite, j'ai à te parler.

LA VOIX

J'arrive.

LE PÈRE (*seul, froissant son journal en boule et le lançant sur la table*)
Sacrée petite coquine ! Et lui, lui !

LA MÈRE (*costume de tennis, raquette, un peu ridicule*)
Eh bien, que t'arrive-t-il ? Tu es malade ?

LE PÈRE

Malade ? On le serait à moins ! Sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

LA MÈRE

Des choses gaies, à ce que je vois.

LE PÈRE

Ton fils, ce jeune chenapan, fait une cour serrée à Madame Deltombe. Il l'embrasse sur la bouche, le cochon. Et cette mijaurée se laisse faire. Que dis-tu de cela ?

LA MÈRE

Quelle est cette histoire ridicule ? Tu es bien sûr de ne pas avoir rêvé ?

LE PÈRE

Rêvé ? Comment, rêvé ? J'étais là, dans ce fauteuil, quand ils sont entrés. J'ai tout entendu, les baisers et le reste. Le reste, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

LA MÈRE (*ton léger*)

Grâce ! Tu m'affoles ! De quoi s'agit-il enfin ?

(LE PÈRE *tragique*)

Albert attend cette péronnelle cette nuit, dans sa chambre. Et elle a promis de l'y rejoindre. Eh bien ! Ça ne te fait pas bondir ?

LA MÈRE

Laisse-moi au moins respirer... Evidemment, c'est raide. Est-ce qu'il ne pouvait pas lui donner rendez-vous ailleurs ?

LE PÈRE

Comment ! C'est tout ce que tu trouves à dire ?

LA MÈRE

Dame ! Que veux-tu que je dise ? Albert fait son métier de jeune homme et de joli garçon. Il a tort d'opérer à domicile, voilà tout.

LE PÈRE

Ma femme, tu m'épouvantes. Ainsi tu admets avec sérénité que ton fils trompe indignement mon meilleur élève, l'helléniste Deltombe, qui sera un jour célèbre par ses travaux sur les dialectes doriens ?

LA MÈRE

Oh ! Tu sais, l'hellénisme n'a jamais empêché personne d'être trompé. Et cela ne date pas d'hier. Rappelle-toi Ménélas. Je te répète que je trouve un peu raide que cela se passe sous mon toit. Je parlerai à Albert. Je lui ferai comprendre l'incorrection de sa conduite.

LE PÈRE

L'incorrection ! Dis l'indignité, le scandale, l'abomination !

LA MÈRE

N'exagérons rien. Il pouvait plus mal tomber. Cette petite Régine a du charme. Et son mari est si bête !

LE PÈRE

Bête ! Lui ! Lauréat du Concours universitaire ! Professeur de faculté à vingt-neuf ans !

LA MÈRE

Mon cher, ça n'a aucun rapport. Chacun sait que tous les savants sont cocus. Pourquoi ferait-il exception ?

LE PÈRE

Tu es inouïe, ma parole. Alors, moi, moi qui suis un savant, je pense...

LA MÈRE

Toi, c'est toi. Et lui, c'est lui. A toute règle il y a des exceptions.

LE PÈRE

Viens un peu ici, toi ! Que signifie ce ton désinvolte ? Tu n'es pas honteuse ?

LA MÈRE

Pourquoi ? Je connais la vie. Et toi, tu ne la connais pas.

LE PÈRE

La vie ? Quelle vie, pauvre innocente ? Celle que mènent les gode-lureaux, les paresseux du genre de ton fils ?

LA MÈRE (*furieuse*)

Mon fils ! Il est aussi le tien, je pense. D'ailleurs, il est charmant *mon* fils. Toutes les femmes en sont folles.

LE PÈRE

A commencer par toi. Ma parole, on croirait que tu en es amoureuse comme les autres. Tu fais des grâces pour lui plaire, pour te faire accepter dans son cercle, dans son harem... A ton âge, tu t'habilles comme une jeunesse, tu joues au tennis, tu te fardes, tu minaudes, tu es ridicule.

LA MÈRE

Merci ! Voilà bien de tes amabilités ! Ne dirait-on pas que j'ai soixante ans ?

LE PÈRE

Tu n'en es pas si loin.

LA MÈRE

Aujourd'hui, mon cher, une femme n'a que l'âge qu'elle paraît.

LE PÈRE

Qu'elle croît paraître... Mais laissons cela. Jadis tu n'aurais pas eu de ces complaisances coupables. Tu as bien changé, ma bonne, depuis quatre ou cinq ans, et pas à ton avantage, je t'en avertis, malgré ton fard et tes allures de fillette émancipée...

LA MÈRE

Peut-être ai-je vu plus clair en moi, en nous...

LE PÈRE

Qu'est-ce que cela signifie ?

LA MÈRE

N'abordons pas ce sujet, cela vaudra mieux.

LE PÈRE

Au contraire. Tu en as trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout. Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

LA MÈRE

Depuis qu'Albert est devenu le jeune homme, le beau jeune homme qu'il est à présent, j'ai comparé, voilà tout.

LE PÈRE

Tu as comparé ? Avec qui ?

LA MÈRE

Avec toi, si tu veux le savoir.

LE PÈRE

Et, naturellement, tu l'as trouvé supérieur ?

LA MÈRE

Sous certains rapports, oui. Oh ! Il n'est pas savant comme toi, ou comme ton cher Deltombe, c'est évident. Mais aussi, il n'a pas votre allure de vieux avant l'âge, qui tournent le dos à la vie. Il vit, lui, il est jeune, beau, élégant ; quand il parle à une femme devant moi, quand il lui sourit d'une certaine façon, j'ai un affreux serrement de cœur à l'idée que jamais tu ne m'as parlé, tu ne m'as souri comme ça.

LE PÈRE

Tu es folle !

LA MÈRE

Pas tant que cela. Tu as été un mari passable, pas trop tyran, pas trop bougon. Mais ce que tu as pu être distrait ! Ce que tu as pu oublier souvent mon existence, à moi qui vivais à tes côtés et qui avais bien droit, pourtant, à une tendresse un peu plus active ! Je ne t'ai jamais trompé, je te le jure. Mais il m'arrive maintenant de me demander si ma fidélité n'a pas été une stupide duperie. Quand je pense que j'ai eu vingt-cinq ans, trente ans, quarante même dans ta maison, dans ton lit de savant ; que j'étais jolie, mais oui, assez jolie ; que j'aimais l'amour, je puis bien l'avouer à présent : d'ailleurs pourquoi rougir de cela ? c'est bien naturel. Et que toi, aveugle malgré toute ta science, tu n'as jamais rien vu, rien deviné, rien senti... Ça me donne des envies de mordre, de griffer...

LE PÈRE

Et voilà pourquoi Madame, à cinquante ans sonnés, et bien sonnés, s'habille et se farde comme une femme de trente. Voilà pourquoi elle excuse les pires turpitudes de sa vadrouille de fils.

LA MÈRE

Ne t'occupe pas de ma toilette, veux-tu ? Pas plus aujourd'hui que tu ne le faisais autrefois. Quant à mon fils, s'il est un peu vadrouille, à qui la faute ?

LE PÈRE (*ricanant*)

A moi, bien entendu.

LA MÈRE

Parfaitement. A toi qui ne t'es jamais inquiété de lui. Tu lui préférais tes vieux bouquins. Tu as écrit un tas de belles choses sur l'éducation de la jeunesse athénienne, mais l'éducation de ton propre fils, tu t'en souciais comme d'une guigne. Il y a, comme cela une foule de pères qui s'aperçoivent tout-à-coup, trop tard, que leurs rejetons ne leur font pas honneur. Et ils ne se disent pas qu'ils en sont les premiers responsables, par leur indifférence ou leur distraction.

LE PÈRE

Oui ? Eh bien tout cela va changer, je te le garantis. Moi aussi, je vois clair, trop clair. Si jamais je m'attendais, de ta part, à de pareils reproches, à un pareil réquisitoire... J'en ai les bras et les jambes coupés... On ne se doute de rien, et l'on a auprès de soi une ennemie, en la per-

sonne de sa femme, de l'être qu'on aime le plus au monde. Car je t'aime, entends-tu, vieille folle ! Et je t'ai toujours aimée.

LA MÈRE

A ta manière. Ce n'était pas la bonne... Tu m'aimais comme cet idiot de Deltombe aime sa femme. Seulement, elle, elle n'a pas ma patience... Ni ma vertu...

LE PÈRE

Et, naturellement, tu lui donnes raison.

LA MÈRE

Je ne la juge pas. Elle se défend.

LE PÈRE

Jolie, cette défense, qui est une défaite.

LA MÈRE

Ou une victoire... En cette matière, ne joue pas l'arbitre. Récuse-toi. Tu manques totalement de compétence. Moi aussi d'ailleurs. Nous sommes en dehors de la lutte. Nous n'avons pas vécu...

LE PÈRE

Ce qui veut dire qu'il faut laisser faire et laisser passer. Tu abdiques tes droits de mère, et tes devoirs par-dessus le marché ?

LA MÈRE

Je dirai à Albert ce que je croirai devoir lui dire. Mais toi, si j'ai un bon conseil à te donner, garde-toi d'intervenir. Il te rirait au nez.

LE PÈRE

C'est ce que nous verrons.

LA MÈRE

C'est tout vu. Tu ne sais pas parler à ton fils. Tu ne le connais pas. Il est un étranger pour toi. Ton intervention empirerait les choses. Fais plutôt celui qui ne sait rien de toute cette histoire. (*Regardant par la porte ouverte*). Et tiens, si tu veux absolument t'en mêler, voilà ton nigaud d'élève : tâche de lui faire comprendre discrètement, adroitement, la menace qui lui pend sur le front.

SCÈNE III.

DELTOMBE (*assez grotesque sous sa défroque de tennis*)

Eh bien, Madame, vous nous abandonnez ? Figurez-vous que je commence à prendre goût à ce jeu puéril. Mon cher Maître, je vous en demanderais volontiers pardon.

LE PÈRE (*bougon*)

Il n'y a pas de quoi, il n'y a pas de quoi.

LA MÈRE

Deltombe, tenez plutôt compagnie à mon mari. Moi, je vais surveiller les apprêts du dîner (*Elle sort*).

DELTOMBE

Maître, votre femme est charmante. Quel entrain ! Quel jeunesse !

LE PÈRE

Ah ! Vous remarquez cela, vous ? Cela m'étonne !

DELTOMBE (*riant*)

Ça vous étonne ? Pourquoi ?

LE PÈRE

Je croyais que vous étiez indifférent aux femmes.

DELTOMBE

Quelle idée ! J'apprécie, comme tout le monde, leurs qualités.

LE PÈRE

Oui, mollement, distraitement, en homme que ses études absorbent. Voyez-vous, mon cher, nous autres, savants, nous nous croyons bien malins, et nous sommes des ânes, oui, des ânes tout simplement.

DELTOMBE

La paradoxe est amusant.

LE PÈRE

Ce n'est pas un paradoxe. C'est, hélas ! la triste vérité. On a chez soi, dans sa maison, dans sa chambre, dans son lit, une femme qui a eu vingt-cinq ans, puis trente, puis quarante, et qui est jolie, qui reste jolie, qui aime l'amour. Et nous, aveugles, malgré toute cette science dont nous sommes si fiers, nous ne voyons pas, nous ne sentons pas que cette femme souffre de n'être pas aimée comme elle le devrait. C'est notre histoire à tous, que je vous raconte. Ce sera la vôtre aussi, si vous n'y prenez garde.

DELTOMBE

Vous m'inquiétez, Maître. Pour que vous me parliez de la sorte, il faut que vous ayez remarqué quelque chose.

LE PÈRE

Moi ? Je n'ai rien remarqué du tout ! Puisque je vous dis que nous sommes des ânes. Nous ne voyons pas ce qui devrait nous crever les yeux.

DELTOMBE

Est-ce que ma femme se serait plainte de moi, à vous ou à votre femme ?

LE PÈRE

Qu'allez-vous chercher là ? Mais cette question semble indiquer que vous n'avez pas la conscience tranquille.

DELTOMBE

Je m'efforce pourtant d'être un mari parfait...

LE PÈRE

Oh ! la, la ! Ce que les femmes se moquent de cette perfection-là ! A un mari parfait de notre modèle, elles préféreraient toujours un joli garçon qui s'occupe d'elles et sait leur persuader qu'il n'y a qu'elles d'intéressant sur la planète.

DELTOMBE

Alors, vous croyez que ma femme...

LE PÈRE

Mais non, mais non. Il ne s'agit pas de votre femme. Je parle en général. Je vous fais part de mes réflexions. A vous de voir si elles s'appliquent à votre cas.

DELTOMBE

Vous m'ouvrez les yeux. En effet, peut-être... Mes travaux me prennent beaucoup de temps...

LE PÈRE

Il vous fatigue. Je connais ça.

DELTOMBE

Ma petite Régine ! Serait-il possible...

LE PÈRE

N'allez pas maintenant vous monter l'imagination. Rien n'est perdu. Réagissez. Soyez plus attentif... plus amoureux... Songez à ceci, helléniste que vous êtes : si Ménélas n'avait pas négligé Hélène, il n'y aurait pas eu la guerre de Troie. Il est vrai qu'il n'y aurait pas eu non plus Homère. Et qu'est-ce que nous serions devenus sans Homère, nous qui vivons sur l'Iliade comme les frelons sur les fleurs ?

DELTOMBE

Dites plutôt, Maître, comme les abeilles ! Pouvez-vous vous comparer à un frelon ?

LE PÈRE

Ah, mon cher, je ne sais plus. Mes travaux, nos travaux, qu'est-ce qu'ils valent ? Ils m'ont détourné de la vie. Je suis vieux et je n'ai pas vécu...

DELTOMBE

Allons, donc ! Vous avez derrière vous une carrière magnifique.

LE PÈRE

Des mots, des mots ! Un bout de conversation que je viens d'avoir avec ma femme vient de balayer tout cela... J'en arrive à me demander si ce n'est pas mon coureur de fils qui a raison. Il n'a jamais réussi à passer un examen, c'est vrai. C'est un cancre, un paresseux, un inutile, tout ce que vous voulez. Mais quelle allure, hein ! Quelle aisance ! Quel mordant ! Ça ne vous a pas frappé ?

DELTOMBE (*de plus en plus inquiet*)

Il s'occupe beaucoup de Régine, depuis que nous sommes chez vous. Ne trouvez-vous pas ?

LE PÈRE

Peuh ! Comme des autres. Il leur répète à toutes les mêmes fadaïses. Il n'est dangereux que pour celles qui n'aiment pas leurs maris. Et Régine vous aime. J'espère que vous n'en doutez pas ?

DELTOMBZ

Non, évidemment... Pourtant, quand j'y pense... Il m'a semblé déjà...

LE PÈRE

Halte là ! Gare aux jugements téméraires. Que nos méthodes scientifiques vous servent au moins à quelque chose. Régine vous est très attachée, c'est certain. Si Ménélas se met à mieux aimer Hélène... et un peu plus souvent, le beau Pâris en sera pour ses frais.

DELTOMBE

Maître, merci. Je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi. Demain, je recevrai une lettre, qui me rappellera d'urgence à Bruxelles.

LE PÈRE

En voilà une idée ! C'est absurde, absurde ! Une telle panique est indigne de vous. D'ailleurs vous sauverait-elle du danger ? C'est sur place qu'il faut lutter, triompher. Sortez de vos stupides bouquins. Rentrez dans la vie.

DELTOMBE

C'est facile à dire, cela. Que faire ? Que dire ? Conseillez-moi !

LE PÈRE

Moi ? Que je vous conseille ? Ah, mon pauvre ami ! Je suis aussi novice que vous. J'ai vécu comme vous, commis les mêmes fautes que vous... Je suis aussi bête que vous ; ma femme me le faisait comprendre il n'y a qu'un instant. Non, décidément, mes conseils et mes leçons ne vaudraient pas grand'chose. Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

DELTOMBE

Mais à qui, alors, à qui... Vous me désespérez.

LE PÈRE (*après avoir réfléchi*)

A qui ? J'ai bien une idée... Mais êtes-vous homme à la réaliser ?

DELTOMBE (*énergiquement*)

Pour garder ma femme, je suis prêt à tout.

LE PÈRE

Vous avez bien dit ça. Allons, vous avez encore du ressort : les dialectes doriens ne vous ont pas complètement abruti.

DELTOMBE

Que dois-je faire ? Parler à Régine, tout de suite, n'est-ce pas ? Lui montrer combien je l'aime, lui dire la profondeur secrète de mes sentiments ?...

LE PÈRE

Je ne crois pas que ce soit là le bon moyen. Régine prendra cet entretien insolite pour une simple scène de jalousie. Elle vous aimera un peu moins après qu'avant.

DELTOMBE

Vous avez raison... Mais alors ?

LE PÈRE

Alors ?.. Eh bien, adressez-vous à l'autre...

DELTOMBE

A l'autre ? qui, l'autre ? A Albert ?

LE PÈRE

Non, à Pâris, Ménélas que vous êtes...

DELTOMBE

Mais que lui dirais-je ? Comment aborder avec lui cette question ?

LE PÈRE

Têtebleu ! Tout à l'heure vous imploriez des conseils. Demandez-les donc à qui peut vous en donner ! Il vous faut des leçons ? Adressez-vous à un maître compétent.

DELTOMBE

C'est énorme, ce que vous me proposez là. Votre fils va me rire au nez, me répondre par des sornettes...

LE PÈRE

Risque votre chance et gardez votre sang-froid.

DELTOMBE (*pensif*)

Oui... peut-être... Où est Régine, en ce moment ?

LE PÈRE

Dans sa chambre (*ricanant*) où elle se refait une beauté. Tâchez que ce soit pour vous.

DELTOMBE

Et l'autre ?

LE PÈRE

Pâris ?... Oh ! il ne doit pas être bien loin. Voulez-vous que je vous l'envoie ? Vous sentez-vous en forme ?

DELTOMBE

C'est-à-dire... Ah ! mon cher Maître, quel bouleversement ! Je ne sais plus où j'en suis... Mon cœur bat à me faire mal. Ma Régine, ma petite Régine...

LE PÈRE

Eh bien, au pis aller, cette aventure aura servi à vous montrer combien elle vous est chère. Généralement, les gens endormis ne sentent ces choses-là que quand il est trop tard... Vous, vous avez de la veine : on vous a réveillé à temps.

DELTOMBE

Oui... Puissiez-vous dire vrai !... (*Résolument*). Mon cher Maître, envoyez-moi Pâris.

LE PÈRE

Dans un instant (*il va pour sortir*). Et que le subtil Ulysse soit avec vous !

SCÈNE IV

Deltombe, nerveux, marche de long en large en méditant. Albert paraît enfn.

ALBERT (*avec une désinvolture cachant un brin d'inquiétude*)

Qu'est-ce que mon Père me dit ? Il paraît, mon cher, que vous avez à me parler ?

DELTOMBE (*balbutiant*)

Parfaitement... Je voudrais... Figurez-vous... (*Il se tait et se remet à marcher*).

ALBERT

Que je me figure ?

DELTOMBE (*d'un ton faussement dégagé*)

Voilà. Figurez-vous que je me suis mis en tête d'écrire une pièce...

ALBERT

Une pièce ?... Quelle pièce ? Une pièce de théâtre ?

DELTOMBE

De théâtre... Parfaitement. Vous trouvez mon idée baroque, sans aucun doute, mais je crois que j'ai un sujet...

ALBERT

Eh bien, mon cher, pourquoi pas ? Mais je ne vois pas...

DELTOMBE

Le rôle que vous y jouez ?... Un moment, laissez-moi vous expliquer... Mon métier, vous le savez, m'oblige à vivre en la compagnie des héros d'Homère... Souvent je me suis demandé ce qui serait arrivé si Pâris n'avait pas été le plus fort, si Ménélas avait réussi à garder Hélène. Comprenez-vous ?

ALBERT

Ma foi, pas trop. C'est ça, votre pièce ?

DELTOMBE

Précisément... J'imagine un renversement total de la vieille légende. Une fantaisie de savant, quoi ! Pâris fait sa cour, Hélène est sur le point de l'écouter et de le suivre. Mais le Roi Ménélas n'est pas aussi aveugle qu'on le croit. Il a tout compris, figurez-vous, et il intervient au bon moment. Que dites-vous de mon sujet ?

ALBERT (*de plus en plus inquiet*)

C'est un sujet... Tout dépend de la façon dont vous le traiterez.

DELTOMBE

Parfaitement. Vous l'avez dit : tout dépend de la façon... C'est justement à ce propos que je voudrais vous consulter.

ALBERT (*riant avec effort*)

Moi ? Par exemple ! Elle est bonne ! Mais je n'entends goutte à l'art dramatique, mon cher. Voulez-vous une leçon de tennis, de golf, de rugby ? C'est tout ce que je puis vous offrir.

DELTOMBE

Vous vous calomniez. Vous êtes beaucoup plus fort que vous ne voulez le paraître. Vous êtes un maître.

ALBERT

Cette fois, vous m'ahurissez. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

DELTOMBE

La vôtre, tout simplement. Combien de fois avez-vous joué le rôle de Pâris, en face de Ménélas qui ne voyaient pas votre manège ?

ALBERT (*se rebiffant*)

Deltombe, vous allez fort. Je ne sais pas comment je dois prendre vos insinuations.

DELTOME

Amicalement, mon cher, amicalement. Il n'y a pas ici d'insinuations, d'ailleurs. Je rends hommage à vos qualités de séducteur. Vous êtes, chacun le proclame, un tacticien consommé.

ALBERT

Mon cher, cessons cette plaisanterie, voulez-vous ? Allumez une cigarette (*il lui tend son étui*) et retournons au tennis.

DELTOMBE

Que vous voilà pressé de rompre cet entretien ! Je n'ai pas fini de vous exposer ce que j'attends de vous.

ALBERT

Alors, faites vite. De quoi s'agit-il ?

DELTOMBE

Voici. Je crois que je tiens mon Hélène, et aussi mon Pâris... Oh, pour celui-ci, je n'ai eu qu'à vous observer. Vous êtes le modèle rêvé. Mais mon Ménélas m'échappe. Pensez donc ! Un mari clairvoyant, et habile. Un mari plus fort que l'amant. Un Ménélas capable de rouler Pâris, diable ! ce n'est pas si commun. Je n'ai pas cela dans mes relations.

ALBERT (*lentement, le regardant bien dans les yeux*)

Croyez-vous ? Il me semble pourtant, à vous bien regarder...

DELTOMBE (*faussetment naïf*)

Non, vraiment, je n'en connais pas... Alors je voulais vous demander à vous, si expert en la matière, comment Ménélas eût dû s'y prendre pour garder Hélène. Soyez gentil. Aidez-moi à construire mon type...

ALBERT

Vous êtes inouï. Est-ce que je sais, moi ?

DELTOMBE

Vous savez très bien, mais vous ne voulez rien dire... Ou bien, c'est que les mots ne vous viennent pas... Tous les grands artistes sont comme cela : quand on les sort de leur spécialité, ils perdent la moitié de leurs moyens... Peut-être ai-je aussi mal posé ma question ?

ALBERT (*sec*)

Posez-la comme il vous plaira : je n'y répondrai pas.

DELTOMBE

Non ? Alors, contentez-vous d'écouter. Vous ne pouvez tout de même pas me refuser ça ! Je vais vous dire comment j'avais conçu la scène capitale de ma pièce. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez... Quand Ménélas sent s'éveiller des craintes, hélas ! trop fondées, il prend son courage à deux mains et va trouver son jeune adversaire. Et voici, à peu près, les mots que je lui mettais dans la bouche : (*sur un ton de plus en plus passionné*) « Pâris, dirait-il, vous êtes jeune, vous êtes beau ; vous avez de l'esprit, de la verve ; vous plaisez à toutes les femmes. Laissez-moi la mienne, voulez-vous ? Ce sacrifice ne vous coûtera rien : il y a tant d'Hélènes qui vous attendent là-bas, un peu plus loin... Ici, c'est un pauvre homme qui vous implore, un pauvre homme qui n'a, pour le soutenir, que l'amour de sa compagne... S'il le perdait, il perdrait en même temps le courage de vivre. Sans elle, plus rien n'existerait pour lui, ni la royauté, ni la gloire, — ni même l'étude des dialectes doriens. Il vous supplie de ne pas briser son humble ménage, de ne pas troubler cette enfant qu'il adore et qui, jusqu'ici, lui a été fidèle. Ne lui prenez pas sa femme : vous lui prendriez sa vie en même temps... » (*Reprenant le ton de la conversation*). Que dites-vous de ce discours ? Est-ce que Pâris serait convaincu ?

ALBERT (*plus ému qu'il ne veut le paraître*)

Evidemment, ce Ménélas ne s'exprime pas mal. Et puis, il y a le ton, n'est-ce pas ; ce que vous ajoutez à ses paroles, cette émotion dans votre voix ; (*après un silence*) ces larmes dans vos yeux... Je crois que Pâris serait convaincu.

DELTOMBE (*lui serrant la main*)

Merci, mon cher, merci. Vous me donnez confiance. J'écrirai donc ce rôle comme je viens de vous le réciter.

SCÈNE V.

Régine entre en courant et s'arrête brusquement en voyant les deux hommes les mains unies.

RÉGINE (*un peu inquiète*)

Qu'est-ce que vous faites là tous les deux ? Un serment ? Une conjuration ?

DELTOMBE (*riant*)

Serment ? Conjuraction ? Ce n'est pas aussi grave, n'est-ce pas, mon cher Albert ? Ce serait plutôt une... collaboration.

ALBERT (*gravement*)

Votre mari, chère amie, m'exposait un sujet de pièce. Un beau sujet... Un sujet vécu...

RÉGINE

Vous, mon ami ? Je ne vous connaissais pas ce talent.

DELTOMBE

Oh ! Du talent. N'exagérons rien. Et puis, cette pièce, sais-je seulement si je l'écrirai jamais ?...

ALBERT (*même ton*)

Il faut l'écrire, mon cher, et nous la jouerons.

RÉGINE

Nous ? Nous trois ?

ALBERT

Oui, chère amie, nous trois. Et c'est lui qui aura le beau rôle, je vous en avertis.

RÉGINE

Eh bien ! Et vous ?

ALBERT

Moi ? Je prendrai le rôle sacrifié. (*Il baise la main de Régine, comme pour un adieu, et sort lentement*).

SCÈNE VI.

RÉGINE (*à son mari*)

Tu sais que je ne comprends rien à toute cette histoire de pièce. Qu'est-ce que ça veut dire ?

DELTOMBE

Ne t'inquiète pas, ma petite Régine. Ça n'a aucune importance. Tu es là, je suis là : le monde est à nous.

RÉGINE

Quel lyrisme ! Seriez-vous devenu poète en même temps qu'auteur dramatique ?

DELTOMBE

Poète ! Auteur ! Tout ce que tu voudras. Il n'est rien qui me soit impossible, si tu m'aimes un peu.

RÉGINE

Ah ça, mon ami, mais je ne vous reconnais plus ! J'existe donc tant que cela pour vous ?

DELTOMBE

Tant que cela ? Bien davantage. C'est très simple : Tu es ma seule raison de vivre... Je ne te le disais pas, parce que je suis gauche, timide... et distrait. Mais, c'est fini, tout cela, bien fini. Dorénavant, je ne veux plus m'occuper que de toi. Au diable le grec et ses dialectes.

RÉGINE

Oui ? Eh bien partons d'ici, voulez-vous ? J'en ai assez des petits airs évaporés de notre hôtesse. Cette vieille folle tourne autour de vous... Vous ne l'avez pas remarqué ?

DELTOMBE (*ravi*)

Pas possible ? Tu crois !

RÉGINE

C'est-à-dire qu'elle vous rend ridicule... Et les grimaces avantageuses de Monsieur son fils ? Elles ne vous crispent pas, vous ?

DELTOMBE

C'est-à-dire... Mon Dieu...

RÉGINE

Oui, comme toujours, vous n'avez rien vu, rien observé. Mais tout cela a assez duré. Vous leur direz qu'on nous rappelle.

DELTOMBE

Et où irons-nous, mon amour ?

RÉGINE

Où vous voudrez, grand naïf. A Ostende, au Touquet... ou chez nous. (*Tendrement*). Je t'enlève.

DELTOMBE (*à mi-voix*)

C'est bien mon tour.

RÉGINE

Quoi ? Que dites-vous ?

DELTOMBE

Rien. Un souvenir. Une allusion à ma pièce.

RÉGINE

A propos, cette pièce, comment s'appelle-t-elle ?

DELTOMBE

La Revanche de Ménélas ! (*Il l'embrasse longuement sur les lèvres*).

F I N

Une correspondance d'Auguste Donnay

(Lecture faite à la séance du 11 septembre,
par M. Thomas BRAUN)

J'offre à l'Académie la correspondance d'Auguste Donnay à Albert Lecocq que ce dernier m'envoyait d'outre-mer en 1929.

Il m'écrivait en même temps :

« Je vous fais don de cette correspondance qui m'était précieuse.

» Elle me rappelait une des amitiés les plus belles qui ait ennobli ma vie... Nul n'a plus que vous de titres à la recueillir puisque vous êtes dans mon cœur fidèle sur le même plan que notre grand ami disparu....

» Je n'ai, dans ces conditions, aucun mérite à vous l'offrir, d'autant moins qu'elle vous aidera à défendre une Terre et une Tradition que ni l'exil, ni les années, ne cesseront de me faire passionnément aimer... »

Cette correspondance se compose de 38 lettres qui vont du 15 janvier 1913 à novembre 1920.

Aussi précieusement conservées que soigneusement écrites, d'une calligraphie menue, sans retouche, de dessinateur —

n'ayant subi aucune altération, et remplissant les quatre feuillets un peu jaunis d'un papier solide, elles constituent d'incomparables documents pour celui qui voudra se courber après Delchevalerie (1), Mockel (2), Kunel (3), des Ombiaux (4), Paul Dresse (5), — tant d'autres (6) — sur cette vie et cette œuvre émouvantes.

Que de considérations sur les exigences de l'art, les rapports de l'auteur et de l'illustrateur, la corruption de la vie moderne, Léonard de Vinci, Pascal, Michel-Ange, Rabelais, et de sereines méditations sur quelque passage des Évangiles ou une supplique du Pater !

On y retrouve à chaque ligne le poète ne cessant d'inspirer, d'informer, l'œuvre du peintre — qui eut toujours un brin de plume à son pinceau (7) — le « naïf et délicieux génie », « les dons ingénus », la « chasteté chrétienne vaguement nuancée de songes panthéistes » qui avaient enchanté Albert Mockel lorsqu'il saluait dans l'imagier de l'*Almanach des Poètes* le compagnon des Symbolistes, celui qu'il n'hésitait pas à rapprocher de Charles van Lerberghe, « un Denis d'avant Denis et d'avant Beardsley ».

L'amitié qui l'avait, dès leur première rencontre, étroitement lié à Albert Lecocq — peut-être le plus pur, le plus filial chantre de la Wallonie — naquit de leur commune

(1) Wallonia, 13 avril 1901, et Préface au Catalogue mémorial (1922).

(2) *Auguste Donnay, souvenirs et réflexions*, avec un portrait et 17 vignettes. (Collection de la Vie wallonne). Georges Thone, Liège,

(3) *Auguste Donnay, peintre de Wallonie* (Liège, 1923).

(4) *Quatre artistes liégeois*. Librairie nationale d'Art et d'Histoire (1907).

(5) *Auguste Donnay*. Librairie d'Art et d'Histoire (1931).

(6) *L'Art wallon en deuil*. (La Vie wallonne, 15 août 1921).

Suprême hommage funéraire d'artistes et d'écrivains : Victor Rousseau, Hubert Krains, Léon Souguenet, Armand Rassenfosse, Jean Haust, Edmond Glesener, Paul Comblen, Paul Collet — et d'autres — qui pleurent successivement le peintre de la Galilée Wallonne, ses « vertus » charmantes, sa « noble pudeur », sa « virginité d'enfance », sa simplicité, ses scrupules — et l'auteur de poèmes en prose, fines comme un brouillard lumineux sur la rivière, ces savoureuses « pages de chez nous » telle cette Fuite en Égypte à rapprocher de celle qu'il écrivit en 1916 et qui, avec les articles de Dom Bruno Destrée, de Marcel Laurent, d'Oscar Colson, de Jules Feller, de Richard Dupierreux, fait du numéro de juin 1912 de *Wallonie* un joyau de l'orfèvrerie mosane.

(7) Paul Dresse.

dévotion à leur pays natal, et de l'ineffable suavité de leur expression jumelle.

J'ai sous les yeux la collection d'une petite revue « *L'Horizon* », douze numéros de 1907 à 1908, au sommaire desquels Mockel apparaît souvent comme un grand frère. Lorsque parurent les *Contes pour les Enfants d'hier*, Lecocq qui les avait reçus « avec les meilleurs vœux pour sa jeune revue » leur consacra une étude enthousiaste et déjà le même encens enveloppait Donnay dont les vignettes s'étaient avec tant de grâce et d'harmonie adaptées à la fable...

« Une seule âme, disait-il, l'âme de la Wallonie — a présidé à l'œuvre de ces deux artistes tendant vers la Beauté leur identique effort. »

« L'âme de la Wallonie — comme Mockel la définira plus tard ⁽¹⁾ — tendre et familière, mais délicate à l'extrême et nuancée des plus fins secrets, qui se manifeste dans notre beau pays mosan comme une fleur naît de la terre et s'y épanouit. »

Faut-il chercher ailleurs l'origine de la ferveur admirative de Lecocq pour Donnay ⁽²⁾, leur apparemment et leur union lors de la publication, en 1916, des *XV Dévots Mystères du Rosaire de Notre Dame pour les gens de Wallonie*, texte du P. Hugues Lecocq, dominicain. Images d'Auguste Donnay, — œuvre incomparable « quintessence de l'âme wallonne » ⁽³⁾ dont les circonstances ont seules contenu le retentissement.

Assurément, ce n'est pas ici le lieu de rechercher le secret, la sorcellerie de ces effusions, l'émoi qui s'exhale de ces adorables vignettes dont les humbles dimensions ne limitent pas la grandeur. Leur douce incantation se confond d'ailleurs avec la musique intérieure des écrits et se propage dans ces premières *Lettres à un jeune poète*.

(1) Préface au Donnay de Kunel.

(2) La Terre wallonne, octobre 1921.

(3) René de Liernux : Un mystique wallon, Hugues Lecocq. (La Vie Wallonne, 1936, p. 365).

Écoutons-les. Imaginons, par cette journée de septembre, saison préférée des deux confidents, leur dialogue.

Après une rapide prise de contact, voici aussitôt, à la même époque, en 1913 (lettres 3 et 4), des aveux déjà intimes de Donnay sur ses rêves, son art, le triptyque d'Hastière, l'atelier de fortune où il s'élabore et la N.-D. de Wallonie que l'autre lui a demandée pour « l'Echo de N.-D. de la Sarthe ».

« Jadis j'avais le plaisir d'aligner des mots. Une jolie phrase bien cadencée me payait au centuple. Une idée bien exprimée me faisait heureux... ».

Après une crise passagère d'incertitude et d'inquiétude : le 30-1-14 (lettre 6).

« Voici qu'au dernier jour d'automne, vers le soir un paysage m'impressionne, mais deux secondes à peine et une idée : « l'Annonciation ».

» Je reviens le lendemain, les jours suivants, rien. Tout était muet. Et voici un jour de neige. Ce même paysage me reparle de nouveau. La neige en dessinait merveilleusement les plans. Il suffisait de transposer. Le lendemain j'y retourne dans l'espérance d'un dessin. Le vent avait changé. Le terrible vent d'Est donnait à tout un aspect crispant, hostile. Alors est revenue la pluie, la douce pluie, le Ciel couvert et au travers de toute cette humidité annonciatrice du Printemps, j'ai vu plus nettement, plus longuement le tableau. Je vais essayer de le faire... D'ici quatre mois j'aurai enfin un véritable atelier, avec beaucoup de lumières, des fenêtres sur l'espace et des murailles blanches — je le veux austère et monacal — et vous y viendrez tracer un grand geste de bénédiction et d'absolution plénière... »

Le 6 février 1914 (lettre 7) : il donne ses impressions sur la première exposition du triptyque d'Hastière, Saint Walhère, et à propos de Jammes qu'il avait trouvé à la fois simple et compliqué à l'époque de l'*Almanach des Poètes*, trouve qu'il

n'y a pas de mal que l'on s'aperçoive enfin ! de « la nécessité de la présence de Dieu » dans les Beaux-Arts.

Le 1^{er} mars suivant (lettre 8), l'« Annonciation » est terminée. Il la décrit :

« La Vierge est debout, très simple. L'ange est agenouillé et s'incline. Et c'est sur une terrasse en pierre avec un escalier descendant vers la route dans une petite vallée. Le site est désert et sur l'escarpement de la pente, des fours à chaux d'où montent des fumées bleues. Et c'est le paysage lui-même avec la roche entaillée; des buissons maigres dans la lumière orange d'une fin de journée tiède, qui me fit trouver les deux figures... je les dessine au compas, littéralement... »

Le 23 mars (lettre 9), sur la nécessité de soigner son corps :

« Les seuls qui m'aient parlé nettement et aient apporté à ma compréhension des idées claires étaient des gens solidement constitués... »

Développements sur le mens sana in corpore sano.

Quelque temps après (lettre 13), il vient de terminer pour l'Exposition de Lyon, son morceau, le pays de l'Ourthe et de l'Amblève, dans un ensemble de panneaux décoratifs :

« En essayant de rendre toute la complication de cette vallée, j'étais en Judée, des prophètes passaient, le vent creusait des plis dans leurs manteaux, leurs voix grondaient. Et c'étaient des choses lamentables, des gémissements et des malédictions... Des mondes s'écroulaient et, sur le Golgotha, le Crucifié, immense sur le ciel sombre. »

Le 5 mars 1915 (lettre 15) sur une carte postale allemande, avec surcharge *Belgien* :

« J'ai votre manuscrit (Les XV dévots mystères). Je l'ai lu et je relis. *C'est absolument beau. C'est du très grand art et du plus admirable sens religieux. Cela m'émeut au delà*

de toute expression. C'est jeune, très viril et doux infiniment. C'est plus qu'une très belle œuvre et c'est une bonne action. Je voudrais n'avoir que sept ans, ne rien savoir et apprendre à lire dans votre livre. C'est beau, archi beau et complet. Et je vais commencer d'illustrer selon vos indications... »

Le 13 août 1915 (lettre 15) occupé à l'illustration du précieux ouvrage, il nous dévoile minutieusement les secrets de sa technique :

« J'ai dû pour votre livre retourner en arrière, ré-apprendre mon métier d'illustrateur, revenir à cette époque où je croyais vraiment inventer du nouveau en donnant aux poètes français ces primitifs dessins de l'« *Almanach des Poètes* » pour l'année 1896 et qui sont encore parmi les meilleurs de ce que j'oserai appeler — mon œuvre — ma pauvre petite œuvre d'ouvrier maladroit.

» J'ai d'abord gâché du papier, essayé toutes les plumes, les pinceaux minces, le bois taillé en pointe, enfin retrouvé au creux d'un tiroir trois plumes d'oie, taillées à chaque bout soit six stylets souples et doux et suffisant, je l'espère, à parfaire ses 60 dessins.

» J'ai renversé un flacon d'encre de Chine et découvert trois albums de 25 identiques feuilles de papier et mon noviciat a commencé. Ah ! ce dessin à l'encre — inexorable.

» Et comme c'est chaque fois la même inquiétude ! La mine de plomb a tracé quelque chose dont on semble satisfait, c'est précis et vague, la pensée achève cette brume légère, il y a des plans, on devine une couleur. Et alors voici venir l'encre inexorable, le noir net. Le même, toujours le même. Le clichage veut cela ; l'impression dépassera encore la netteté du cliché.

» Et l'on ne respire plus, on s'efforce de doser le poison, on calcule l'écartement des hachures, on se préoccupe de ce que la plume contient d'encre et du moment précis où il faut s'arrêter. Le crayon a disparu, la première vie du croquis est morte et c'est à peu près bon ou bien à recommencer.

» Votre lettre m'est arrivée, alors qu'une douzaine de dessins terminés me rassurait sur la finale de l'aventure.

» Je suis réhabitué au métier, car c'est un métier très particulier ce dessin à l'encre et je suis attaché à votre livre, comme le remoza au ventre du requin — plus rien d'autre avant que je n'aie fini.

» Malgré le temps étrange en lequel nous vivons, le croiriez-vous, j'ai eu quelques commandes — elles sont terminées.

» Il importe maintenant que je continue à être adroit et à développer toute l'adresse, toute la malice, toutes les vertus, les roueries, les subtilités que demandent ces redoutables dessins, la peinture étant le métier opposé.

» Je suis heureux de savoir où vous êtes.

» J'ai été à la Sarthe il y a quelque 25 ans. Je vous raconterai cela une autre fois. C'était encore à une période, une période où l'on estime saisir la lune avec les dents. Ah ! les singuliers passages ! les lentes étapes et comme cela aurait pu être simplifié et ordonné si à ces moments j'avais rencontré un artiste connaissant et son art et son métier.

» Plus j'avance en âge, mon cher Hugues, plus je redeviens écolier, archi petit écolier et la nature que j'ai cru *simple* (à un moment donné) me paraît, ou se montre d'une telle complexité que l'on en demeure interdit.

» « Kyrie Eleison » devient la seule prière.

» Mais revenons à votre livre, votre livre que j'aime parce qu'il est le contraire de mon éternelle inquiétude, de mon métier hésitant, de mon art aux gestes d'aveugle — je voudrais tant vous faire quelque chose de beau et qui suivra votre poème de loin, comme un pauvre suit une procession.

» Votre livre, notre livre avance — ces jours-ci le travail a été bon — il pleut beaucoup, au reste, et la pluie a toujours été mon amie.

» Et puis surtout je côtoie votre texte — mon illustration sera vraiment un accompagnement en mineur.

» Tous les dessins uniformément ont ce format 11 cent. × 06 cent. — le clichage nous donnera 09 × 4 1/2 ou 09 × 05 à peu près.

» Mes dessins seront terminés avant la fin du mois. Si vous veniez à Liège, faites-moi signe.

.

» Donc, mon très cher, je travaille perpétuellement et uniquement pour vous jusqu'au moment où je vous écrirai — c'est fini. Les meilleurs sentiments de Madame Donnay et très cordialement.

Le 8 septembre 1915 (lettre 15 *bis*) :

« Soixante, soixante dix dessins, qu'il me reste à nettoyer et à revoir lorsqu'ils auront une semaine et plus, d'existence. J'ai maintenant besoin d'un peu de recul pour me juger.

» A vous illustrer j'ai passé des heures, des journées où j'ai absolument oublié le moment présent — cela m'a procuré un calme étrange, un tel éloignement des réalités actuelles que le soir parfois, un « mais où es-tu donc ? » de Madame Donnay m'apprenait que encore mentalement je travaillais pour vous.

» Il me reste à revoir cela avec des yeux froids, à constater qu'un sentiment s'évade des lignes et que l'on n'a point fait ce que l'imagination faisait voir au moment où l'encre de Chine séchait sur le papier.

» Qu'importe, cher poète, c'est un petit fragment de ma vie qui va accompagner votre œuvre. Et *à mon insu* ce n'est que ma route en Wallonie qui suit votre texte consolateur.

» Tout est inventé, mais au fond, avec des choses vues, aperçues parfois, le futur ne se reposant que sur les obscurs pilotis du passé.

» Il ne fallait pas, c'était au reste impossible et ridicule — essayer de représenter ce que vous exprimez si bien.

» Et quand le Charpentier prédestiné, revient présenter l'anneau d'or à Notre Dame, pouvais-je dessiner cela ?

J'ai représenté l'ancienne boutique, du très vieux Liège, où sans doute il est entré.

Et la porte du Paradis, car je me suis tenu à la porte, il

importe être respectueux; nous l'avons tous aperçue dans nos promenades enfantines et c'est celle-là que j'ai copiée.

» Cela peut-être, cette transposition lointaine de votre texte, va dérouter le public.

» Vous me reprochez de ne plus écrire, cependant que ma prose vous fait sourire d'aise (soyez béni). Et parallèlement à la finition de vos dessins, ces idées, si l'on peut dire qui me sont venues.

Pour expliquer les Images.

» Le pouvoir des mots est immense.

» Quand ils sont bien ordonnés, ils enferment dans leur petitesse les espaces de l'Idée.

» Ils peuvent susciter l'image parfaite de tout ce qui est sous la grandeur du ciel.

» Ils disent l'odeur des plantes, le bourdonnement des insectes, les paroles du vent, la vanité de l'homme et la douceur de la pluie.

» Ils expriment le silence et la fraîcheur de l'aube — la profondeur du soir — et toutes les invisibles pensées qui creusent des rides sur un visage ou bien rendent les yeux vivants et clairs.

» Le Métier de l'Imagier est périlleux. Sans cesse il doit se garder des mirages mensongers; le rythme muet des lignes l'inquiète tout le temps.

» Et il travaille péniblement avec l'équerre et le compas afin de découvrir l'exakte inégalité des proportions, qui seule lui permet de tracer le pâle simulacre des formes.

» Et c'est pourquoi, il doit bien se garder d'essayer de représenter ce que la puissance des mots évoque et propage.

» Et il suit le poète de très loin en toute humilité et de toute la longueur de l'ombre que le soleil au ras de l'horizon étend sur les distances de la Terre. »

Le 21 décembre 1915 (lettre 18), à propos d'un projet d'une Histoire véritable de Saint Christophe en Wallonie.

Les 21, 22 et 24 avril 1916 (lettre 20), en une lettre trois fois reprise et qui se termine par l'Alleluia Pascal, des considérations sur l'Art, « ce réflexe de Dieu », les convulsions du monde, le Zeppelin nouvel iguanodon opposé au livre de Job et aux prophètes.

« Vous avez choisi la meilleure part, dédaigneux de la vaine agitation, vous êtes allé à l'unique sagesse. Vous êtes le semeur des bonnes paroles... »

Le 21 juin 1916 (lettre 21), ravissante paraphrase de la Fuite en Egypte — son sujet de prédilection.

« Evidemment, je ne resterai pas une demi-journée au dessus de la colonne (du stylite)...

» Je songerai de suite au génie mécanique de ces constructeurs dont l'œuvre nous étonne et je m'inquiéterais si à l'œuvre du Sphinx, ne va point venir s'arrêter un homme âgé accompagnant une jeune mère tenant en ses bras un enfant endormi.

» Ils se remettraient en route, je les suivrais comme un serviteur inutile et j'apercevrais au tournant de la route les toits bleus et les murailles de pierre des maisons de Wallonie.

» Alors l'enfant, qui ne m'aurait pas encore parlé, me dirait : — Nous t'avons ramené ici, dans ton pays, où tu dois rester. Pourquoi es-tu toujours inquiet ? il importe très peu que tu saches pourquoi le Sphinx est ensablé jusqu'à l'échine.

» Veux-tu que je te dise comment croît un brin d'herbe ou que je t'explique comment on assemble une charpente ? — Mon Père m'a appris tout cela. — Je connais aussi ton métier ; il est vague et incertain ; il ne me déplaît pas cependant que tu t'inquiètes de la mesure qui fait la forme apparente des choses ; d'autres que toi ont des occupations moins sensées. Mais il est maintenant inutile que je t'explique l'utilité de ton incertitude, ou que je te conte l'histoire des grains de sable qui usèrent le visage du Sphinx. — L'œuvre que je dois accomplir dépasse les sommets de l'imagination

humaine — m'as-tu, depuis que tu voyages avec nous, vu hésiter un moment alors que le chemin se divisait, ou se perdait sur le roc nu — ou que l'on ne trouvait l'ombre d'aucun arbre, ni l'eau d'une source; ou jeter des pierres, la nuit, aux hyènes qu'inquiétait notre sommeil? il importe que je sois patient.

» Pourquoi es-tu plus impatient que moi — et t'ai-je jamais conduit à tort? Que t'importent les sinuosités de la route, l'incertitude de la halte et la longueur des pluies puisque je t'ai mené jusqu'ici? N'ai-je été, malgré ma jeunesse, le bon guide?

» Et oublies-tu ma mère, qui souriait toujours?

» Donc reste ici, dans ton pays, travaille, que ta pensée soit dans une boîte de cyprès.

» Et quand je reviendrai je ne serai plus un enfant.

» Et tu me verras à ta porte, alors que tu n'attendras pas ma visite, ainsi qu'il sied pour les personnes que l'on aime.

» Et dans la chambre claire, sur la nappe blanche, il y aura le pain et le vin.

» L'homme âgé me laisserait un regard sévère, la dame un amical geste de menace, alors que l'Enfant serait déjà en avant sur la route.

» Et c'est votre livre, mon cher Hugues, c'est votre souvenir tout cela. Il me tarde d'en avoir un exemplaire imprimé — et qu'il se répande.

» Dans tout le gallimathias des philosophies et des idées actuelles, il sera de l'eau fraîche. »

Le 21 septembre 1916 (lettre 22). Curieux rapprochement entre les traités de peinture et du paysage de Léonard de Vinci (traduit par le Sar Peladan) et le Pater.

« *Et ne nos inducas in tentationem.*

Ces quelques lignes qui ouvrent votre livre ramènent l'esprit à la grandeur humaine. C'est d'une simplicité sur-humaine. Quand donc l'humanité consentira-t-elle à y chercher le Sur Homme tant vanté, le vrai, — au moins — comme disent les méridionaux? »

Le 23 novembre 1916 (lettre 23). Les *Dévots Mystères* viennent de sortir de presse — mais avec le seul imprimatur des supérieurs réguliers. Donnay juge sévèrement ses dessins — *mea culpa, mea culpa* — confrontés aux Japonais.

Il acceptera aussi qu'on fasse une conférence sur lui

« à la condition de n'être sur la table que le petit bonhomme de bois dont se servent les escamoteurs, pour faciliter les transitions »...

« Cette guerre, finit-il, ne durera pas jusqu'au jugement dernier et nous pourrions réaliser encore quelque œuvre d'art avant de nous rencontrer dans la vallée de Josaphat... »

En janvier 1917 (lettre 24). Encore une ode à la pluie.

« La lente pluie, continue, patiente, la pluie *qui met la couleur du ciel sur la surface des formes* et souligne ainsi tous les plans.

» Elle rend plus lente la dispersion des fumées et des vapeurs, on a le temps d'observer. Elle impose les silhouettes Elle unit le ciel à la terre... »

S'expliquant ensuite comment, par l'illustration des *Mystères douloureux*, il est revenu à l'interprétation du paysage artificiel, industriel, garni d'usines, de hauts fourneaux, de cheminées et de toutes les fumées — et surpris de son propre revirement :

« on est relatif, on est l'atome, mais l'atome visible dans un rayon de soleil... »

Puis commentant Pascal, trop hermétique, il vient de trouver dans Rabelais, tant de beauté, d'idées claires et de bonté !

Enfin, comme un leitmotiv, l'opposition de l'insecte, du brin d'herbe, de l'homme simple à la vanité des civilisations qui s'écroulent successivement...

Le 25 mars 1917 (lettre 25) :

« L'autre soir j'avais besoin de lire quelque chose de bien écrit, non pas des vers, mais une prose harmonieuse et substantielle. Et je suis resté longtemps devant mes quelques livres, hésitant entre Goncourt, Hugo, Flaubert, Montaigne ou Rabelais. Et j'ai passé ma soirée à relire lentement « l'avant dire » du Traducteur que vous avez placé à la lisière de « *la Vie des Frères* ». J'avais conservé un bon souvenir de cette écriture, il m'en était resté dans l'esprit une harmonie consolatrice et douce, lointaine de toute agitation et d'inquiétude. Elle m'avait transporté autre part, là où la réalité et le rêve habitèrent jadis pour la beauté d'un art n'ayant gardé du terrestre que la forme indispensable.

» Et vos pages, mon cher Hugues, m'ont donné cette fois la véritable nostalgie de ces cloîtres italiens, où l'eau des puits doit encore, quand on l'interroge, montrer la lumineuse figure de Fra Angelico. Jamais je n'ai rêvé de voyage et voilà, probablement parce que c'est impossible, qu'une joie me vient à l'idée d'un possible séjour, là-bas au soleil, devant les fresques de cette époque disparue.

» Et j'en ai oublié l'heure présente et toute la distance me séparant des ciels lumineux de l'Ombrie.

» La fresque, au fond, était la vraie peinture, un métier simple, mais très certain, pas d'hésitation possible. Il fallait d'abord connaître son métier. L'apprenti à cette époque étudiait dix années — avant d'être admis à aider son maître à la muraille — et de pouvoir continuer. Nous sommes partis presque tous trop tôt et, comme nous devons chaque jour réapprendre notre métier, cela nous procure la joie parfaite de l'incertitude perpétuelle... Et puis quelle éducation bon Dieu ! et tout le gallimathias esthétique. Non pas, mon cher Hugues, que je doute beaucoup de la route à suivre — mais plutôt quand s'arrête le pouvoir évocateur de la peinture — et où il s'arrête.

» L'âme de ces primitifs ne connaissait probablement pas nos inquiétudes — et l'œuvre devait être achevée avant

que le mortier séchât sur la muraille. Réfléchir longtemps, calculer, mesurer, mais exécuter vite.

» Ne pas laisser à la pensée, le temps de s'égarer aux chemins de traverse.

» Mais nous n'avons non plus les parois blanches des cloîtres ou des églises et c'est sur un panneau dont la destination est inconnue que nous essayons de pourtraire la Chimère.

» Et tout cela à propos d'un tableau, appellerai-je cela un tableau, terminé presque, pas bien grand, où j'ai essayé d'évoquer *Sainte Julienne*, ou plutôt l'esprit religieux, l'eucharistie et la mort. C'est une idée qui date d'au moins vingt ans et cette peinture faite, avec de vieux souvenirs d'anciennes études, me surprend et m'étonne presque et m'inquiète. Est-ce bon, n'est-ce pas bon ?

» Comprend-on quelque chose ou est-ce un rébus — et comme valeur picturale ?? Sans toutes les difficultés du moment, je le ferais photographier et serais curieux de connaître votre impression à l'examen de l'épreuve. Attendons, attendons.

» J'ai aussi deux esquisses — la fin du Déluge — c'est, plus clair — l'arche échouée dans un grand paysage inondé, l'arc-en-ciel et un petit Noé, avec ses chevaux et sa tribu offrant un sacrifice et quelques animaux à la cantonade. Le tableau à venir fondrait les deux esquisses.

» Mais voilà. On est dépourvu de tout ce qu'il faudrait et peut-être me voici condamné à ne plus faire que des préparations.

» Donc, je suis en pleine incertitude, et n'est-ce pas au reste que l'heure actuelle, dont l'écho affaibli se répercute aux cellules de moi-même. Nous sommes trop tributaires des mystères qui composent la vie pour échapper à ces lois inconnues. Plus que jamais, il importe de s'abandonner à la volonté impénétrable qui ordonna l'existence. *Fiat voluntas tua*. Toutes les paroles des hommes, toutes les philosophies, quel timide bourdonnement emprisonné sous l'atmosphère terrestre ! Et aussi quelle merveille et quelle

logique ! Et l'on est triste et heureux de vivre tout à la fois. Mais ainsi que la trop grande lumière détruit les plans, l'ombre nous fait mieux voir la forme des choses, et c'est pourquoi l'inquiétude est nécessaire.

» Ma femme, l'autre jour, a capturé un jeune épervier qui était entré dans notre chambre en poursuivant un jeune oiseau — cela paraît invraisemblable — bête de proie, il a fallu le tuer — un petit coup sec sur le crâne. Il m'a semblé avoir commis un meurtre. Et quelle beauté, quelle élégance, dans cette créature, toute faite pour le vol rapide, pour l'espace, et quelle éloquence dans le bec acéré et solide et dans les pattes longues et nerveuses — un chef-d'œuvre de précision. — Et le passage imperceptible de la vie à l'inertie de la mort !

» Non, ne plus penser trop loin, s'asseoir sur la margelle du puits, en regardant l'ombre avancer, avant les premières étoiles.

» Et nous sommes cordialement à vous. »

Le 6 juin 1917 (lettre 27) :

« L'humanité retourne à la sauvagerie. « Le » Roy de la Création reçoit à ce moment de rudes claques de l'autorité supérieure. La lumière électrique n'est pas la *Lumière*.

Réflexions sur la guerre...

« Je voudrais être remordu au talon par l'aspic et le basilic ». On ne nous a pas assez accoutumés aux grandes idées simples tueuses de l'orgueil et de la vérité du moment. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur ». L'humanité oublie trop les paroles essentielles... »

Le 15 août 1917 (lettre 28). Après une amusante opposition de Schopenhauer à Job, schéma d'une comédie burlesque où les philosophies modernes et les sciences positives sont malmenées avec une ironie cruelle qui révèle un Donnay caustique, étourdissant.

Le 8 octobre 1917 (lettre 29). Page délicieuse !

« Votre lettre nous a fait plaisir et de savoir où vous écrire, ô prédicateur errant.

» Et cela se tempère de vous savoir souffrant et aussi de la mélancolie de votre écriture. L'heure n'est point gaie, sans doute; nous sommes descendus dans les limbes et la vie intellectuelle est plus pâle que la lumière du crépuscule sur les ardoises mouillées. Je m'habitue à l'idée que cela va continuer; elle finira par s'éteindre et nous vivrons dans la nuit, sans chaleur, sans espérance et sans lumière.

» Le sommeil sera notre unique ressource et, quand le printemps acide et moqueur viendra essayer des costumes de feuillage aux arbustes grelottants, nous sortirons de nos demeures avec l'effarement des premiers hommes quittant la caverne après la saison des pluies.

» Robinson, dans son île, avait la ressource d'un navire échoué, avec des tonneaux de rhum, du sucre, de la farine, de la viande fumée, du poivre, de la cannelle. Et comme il avait habité Saint-Josse-ten-Noode il était expert dans l'art d'accommoder les côtelettes de chèvres — nous sommes sans navire échoué, sans rhum et sans chèvres et le soir, quand les volets sont clos et que tout est silence, nous avons la sensation d'être loin de tout, quelque part très loin, sur une terre vide. La nuit est toute noire, aucune lumière dans le paysage et pas un bruit, l'horizon se confond avec le ciel — la réverbération des feux de Seraing et d'Ougrée n'éclaire plus.

» Le pays. On sait cela — on ouvre cependant la porte pour aller regarder s'il y a des étoiles au ciel.

» Le ciel est tout noir — on est triste d'avoir interrogé les livres — les livres au reste sont fatigués d'avoir été maniés et l'on ferme les yeux pour faire plus d'obscurité et de silence.

» Alors une vibration lente, indistincte presque, se précise et augmente et devient le bruit aigu, monotone et continu de la petite sonnerie d'une gare déserte, là-bas en Hesbaye par un soir pluvieux.

» Je suis le seul voyageur — j'ai marché toute l'après-midi avec ma boîte, mes outils et ma blouse de peintre roulée sous mon bras.

» J'ai passé des jours à peindre des ciels avec des nuages, des hirondelles au centre et des fleurs sur les bords près de tristes plafonds d'une demeure vide — monsieur revient dans huit jours pour l'ouverture de la chasse — m'a dit la femme de l'auberge où j'ai logé huit jours. J'ai fini mon ouvrage, je rentre à Liège et j'attends sur le quai de cette petite gare, où jamais plus je ne suis revenu, j'attends le train — qui a du retard — seul avec le bruit continu, monotone, incessant de cette petite sonnerie, seule toute seule dans une gare déserte.

» Pourquoi donc ce retour tranquille et certain de certains souvenirs — alors que d'autres plus agréables ou meilleurs reviennent ou mutilés ou si pâles, ou à peine. Et pourquoi mon travail actuel a-t-il retrouvé toute l'hésitation et l'inquiétude de ces commencements ?

» Je suis redevenu l'apprenti timide et j'ai de nouveau tout à recommencer, tout à apprendre; oui, je suis actuellement l'idiot jeune homme de vingt trois ans, avec une petite sonnerie de gare déserte dans les oreilles.

» Et dans cette gentilhommière hesbignonne n'y retrouvai-je aussi, sur une table de salon, un livre dont les images fantastiques avaient fait la joie un peu inquiète de mon enfance : « le Voyage où il vous plaira ».

» Et c'était tellement le même livre, avec la même couverture un peu fatiguée, et des essais de pâle coloriage sur certaines estampes, que j'avais la certitude que c'était mon livre et la très nette tentation de le « reprendre ».

» Et ce double souvenir s'impose tous les soirs commençant toujours dans le silence par le tintement lointain de cette sonnerie irréelle. Et quand je ferme les yeux, je vois les doubles rails parallèles s'enfonçant dans la nuit, un bout de haie, un signal rouge, l'air mouillé m'enveloppe et le son mat d'une goutte de pluie plus grosse sur le sol devant moi.

» Ensuite c'est le livre mystérieux — on sait à peine lire — le texte est au reste inutile, — les images parlent mieux

et l'on peut compléter facilement, à sa façon, ce qu'elles racontent. Mais ici le souvenir s'efface, c'est vague absolument. Je sais que tout cela a été et c'est tout.

» Si à vingt ans j'avais eu quelque idée nette de la façon dont on fait un livre et l'idée assez claire de ce qu'est la vie — j'aurais chaque soir d'un jour intéressant noté les impressions ou les idées perçues et il me serait possible aujourd'hui de comparer la réalité de l'heure présente aux heures disparues du passé. N'ayant aucun point de comparaison, il me semble n'avoir pas bougé « intrinsèquement » (quel adjectif horrible) — cependant que je descends déjà et que je diminue.

23 octobre 1917 :

« Arriverai-je donc à terminer ma lettre !

» Voici trois soirs successifs et encore aujourd'hui qu'il faut laisser tout et aller par la pluie parlementer ou recevoir une visite extravagante. C'est parfois d'un bizarre excessif. Et combien les gens savent parler très longtemps pour ne rien dire — la concision est une vertu rare, une qualité perdue — des mots, des mots...

» Il me tarde de lire vos poèmes, qu'avez-vous bien pu exprimer ? S'il m'était donné d'avoir plus d'esprit de suite — en littérature — et si je pouvais exprimer ce qui parfois m'agite, j'écrirais des histoires ironiques et grotesques, d'une bouffonnerie énorme et toutes à la gloire de la civilisation actuelle — une humanité de chiffres, mécanique, positive au possible, toute occupée de chimie, vivant dans des maisons de zoo étages — et, à son service, les plus extravagantes inventions. Ce serait idiot à force d'exagération et très moral.

» Il faudrait être très savant, pour faire cela convenablement. C'est pourquoi je ne donnerai jamais de suite à ce projet — mais je suis certain que cela sera fait par quelqu'un.

» Rabelais a fait cela pour le Moyen Age et le commencement de la Renaissance — et comme l'humanité se répète et recommence toujours les mêmes histoires, cela se fera,

» Je lis actuellement pour mon cours d'art décoratif une longue étude sur l'art arabe, les Coptes, la civilisation musulmane. Il me manque le Koran pour mieux entrer dans ce milieu archi civilisé.

» Nous sommes encore bien jeunes et d'une naïveté supérieure et d'une pauvreté donc ! Il y a des inventaires d'objets d'art, d'étoffes, de vaisselle, or, argent, cristal de roche, perles, pierreries, à donner le vertige, et des inventions dans ce goût-ci : un bassin de marbre de cinquante coudées, et l'eau est remplacée par du mercure, et entouré d'une colonnade dont les chapiteaux sont d'argent massif —, et le Kalife se reposant le soir au clair de lune, sur un coussin gonflé d'air, rattaché au bord par des cordes de soie et des anneaux d'argent. Rêvez-vous la tête d'un coco pareil ! et de l'architecte qui a cette imagination. Les Coptes étaient en proie, paraît-il, à ce que les théologiens appellent *la délectation morose* — il faudra que vous m'expliquiez cela quelque jour.

» Cela me change un peu de ma peinture qui va cahin-caha. J'ai, à l'Académie, une foule de nouveaux élèves et il me faut remettre en mouvement ces leçons qui m'enseignent la modération, la patience, le sens critique, et la prudence — et elles me forcent à lire *très attentivement*. Vous voilà au courant de mes faits et gestes. Vous n'ignorez pas qu'une de vos lettres est une bouffée d'air frais, une source sous les palmiers et comme je suis en Arabie, à La Mecque, à Bagdad,... concluez.

» Nous sommes bien cordialement à vous. »

« *La délectation morose* ».

Troublant rapprochement avec un des derniers recueils du pauvre, du grand, du cher Max Elskamp !

Le 1^{er} février 1918 (lettre 30), dans une carte douloureuse, après plusieurs mois de maladie :

« Je reviens habiter avec les vivants... L'organisme humain doit être terriblement compliqué... »

Quelques jours après, le 7 février 1918 (lettre 31), il analyse ses idées fixes sur la pauvreté de l'être humain, l'Infini et l'Eternité dont il a été obsédé — sans souffrances.

« Mais laissons-là les plaies et les bosses...

» Je vous vois fumant votre courte pipe dans le jardin du Couvent, avec, à l'adresse des novices, d'amères réparties ou des mots profonds...

» Et pour finir, puisque vous m'avez envoyé cinquante définitions de la gloire ⁽¹⁾ laissez-moi vous conter ceci...

» Il y a au Musée de Bruxelles un petit tableau, grand comme une main ouverte — c'est une tête, un portrait de religieuse morte — ce n'est pas lugubre. — C'est respectueux, très digne, très simple, très vrai... cela a été admirablement peint, sans hésitations, sans retouches — une vraie peinture de vrai peintre et d'artiste dans toute l'acceptation du mot. En dessous, sur le cartouche du cadre, cette mention : *Peintre inconnu*. Voilà, mon cher vieux, la vraie gloire... »

Le 2 juin (1918) — lettre 32 — lettre, dit-il « lentement et péniblement écrite ». Il s'y ressaisit malgré l'oppression de la guerre :

« Il faut cependant en prendre son parti... accepter l'heure, fermer toutes les portes. Elles s'ouvriront d'elles-mêmes. Trop de lois nous échappent, nous ne savons rien, pourquoi la fourmi, l'iguanodon ? le feu est excellent, sa morsure est terrible, et les arbres fleurissent sans donner de fruits. Avons-nous droit à quelque chose et pourquoi la vie serait-elle paisible ?

» Dans le larmier d'une de nos fenêtres une guêpe est venue construire une dizaine de cellules admirablement égales, c'est fait au compas, les murailles minuscules sont

(1) Que n'avons-nous sous la main les lettres du poète auxquelles Donnay répondait ? Bientôt peut-être nous les apportera-t-il...

d'argile, c'est la construction assyrienne, la muraille primitive dans toute son ingénuité. Et chaque cellule contient une boule de pollen de la grosseur d'un pois, la nourriture de la larve qu'elle enveloppe presque. Quand viendra la pluie, cette pluie aura la signification d'un déluge. Pour un être ayant trois mille mètres de haut, une ville doit devenir une agglomération d'étranges cellules et si l'on songe un peu aux longueurs séparant les mondes, à l'effrayante grandeur des espaces où gravite notre petit système planétaire, les petites idées actuelles deviennent moins que petites, moins que grotesques, moins que tristes infiniment. Il semble que l'humanité doive toujours retomber en enfance, sans cesse recommencer. Je me souviens d'une après-midi solitaire d'été, un dimanche, être entré dans l'aquarium du Jardin d'acclimatation, au bois de Boulogne, avoir été effrayé, épouvanté de la vie étrange d'un animal plante, végétation ? animal ? d'une couleur neutre. Cela s'élevait du sol verticalement avec la lenteur de la pousse d'un bourgeon — cela atteignait lentement douze à quinze centimètres, semblait vouloir s'épanouir en boule, cela avait un moment d'immobilité et cela retombait, semblait se résorber, rentrait en soi-même presque brusquement. Et puis, après un temps, l'étrange chose remontait lente comme l'angoisse d'une respiration oppressée et retombait pour recommencer.

» J'ai gardé l'effroi de cette vie machinale monotone, inexprimable (je regrette de n'en pas avoir fait un croquis, ignorant le nom de cet être). Et comme cela représenterait bien l'effort inutile de l'homme — si l'on veut bien admettre celui-ci *uniquement* terrestre. Et comme ce serait épouvantable. Je frissonne encore à ce souvenir ancien.

» Mes cours sont terminés à l'Académie, je n'ai plus la joie de voyager dans des trains archi-combles et d'attendre dans des foules porteuses de paquets.

» J'ai recommencé des études d'après nature, le paysage plein de lumière me déconcerte, je n'ai jusqu'ici jamais tenté ce problème, il faut cependant bien se renouveler.

» A bientôt et très cordialement. »

Admirable conscience...

Le 23 juin 1918 (lettre 33). La philosophie du jardinier — tellement de circonstance !

« Votre lettre était triste de toute la tristesse de l'heure présente, elle fait naître en moi un triste reproche de ne vous écrire plus souvent. Rien n'est favorable à l'écriture, on se resserre, on se recroqueville, ou bien on sonne faux comme une futaille sèche.

» La désillusion est trop grande, d'avoir cru à une civilisation et d'être obligé de vivre avec, comme idée primordiale : la nourriture. On refait partie de la horde primitive et sans la possibilité de quitter les pâturages épuisés, la région vide de gibier.

» Si l'on ne traînait au moins derrière soi l'art et les livres et si de compliquées éducations n'avaient annihilé l'industrielle patience du tailleur de silex, peut-être reprendrait-on le lointain chemin, jadis abandonné — mais je ne vous vois pas encore, la face rouge d'oligiste, chassant le renne introuvable à Basse-Bodeux ou aux Awirs. A peine suis-je devenu — avec quatre années d'apprentissage — un méchant apprenti cultivateur. Je sais planter des haricots, repiquer des choux et ma hache de pierre a simplement coupé en deux des limaçons. Ma sollicitude sait peu s'attarder aux carottes minuscules, invisibles presque ; je comprends mieux le pourpier et lui sait gré de resserrer ses feuilles aux approches de la nuit ; rien ne fait s'élever la tomate au-dessus du sol comme une solide ficelle retenue à un pieu ; les vrilles des pois nous enseignent la ténacité.

» S'il m'est donné d'arriver à un âge avancé, sans doute mon expérience d'éleveur de légumes, aura grandi ; elle me permettra d'écrire une belle histoire, où sera glorifiée « l'intelligence des légumes ». J'expliquerai leurs pensées silencieuses et dirai leurs aspirations, et montrerai leur beauté.

» Je vois assez bien un horticulteur futur s'attardant à développer le côté « fleur » des légumes, à l'état actuel un

champ de fèves ou de trèfle peuvent satisfaire la plus délicate palette de coloriste, pourquoi ne deviendraient-elles pas des fleurs d'ornement, ces fleurs encore inaperçues ?

» Progrès, culture, *haute kulture* et mystère. Cependant, j'essaie de peindre; cela étant en somme mon métier, de laborieuses combinaisons me sont nécessaires pour remplacer des couleurs absentes et je m'évertue à trouver des sites aux verts possibles. Je voudrais revoir les anciens paysages dans les musées, sans doute je les découvrirais moins éloignés — ou mes idées amenant une abondance insoupçonnée, de gris et de noir dans ma peinture.

» Tant pis ou tant mieux, je me laisse aller. C'est du passé revenant dans mon travail, des idées arrêtées à un moment, se continuant, quelqu'un rentrant dans une maison longtemps abandonnée et retrouvant un ancien silence immobile, mais prêt à se ranimer, des choses inertes n'ayant pas encore perdu l'habitude de leur usage, une vie assoupie se réveillant. Et plus dominatrice encore l'idée de ne point sortir du connu, de ne rien inventer, de paisiblement et timidement redire les syllabes dites; les mots prononcés. Et je sens mieux combien je n'existe point par moi-même, une paix me vient d'être ainsi tributaire du passé et cela devrait me suffire.

» Ecrivez, écrivez beaucoup; vous ne pouvez pas diminuer — ici-bas nous ne verrons jamais le but ou du moins le résultat. Nous marchons dans les « pourquoi ? » comme les fourmis dans les herbes, il importe de s'y accoutumer. Les belles époques produisent sans interroger — faisons l'époque belle, cet abus du canon finira par s'user, les choses bêtes ont un temps. « Toutes les choses ont leur temps, et tout passe sous le ciel » dit l'Ecclésiaste.

» En avant, en avant quand même; ce n'est pas extraordinairement gai, cela pourrait être plus mauvais encore.

» Nous ne devons pas nous être rencontrés — pour rien et uniquement pour *la seule* illustration des Mystères de Notre Dame.

» C'est encore la seule œuvre dont je sois au moins un

peu content. J'attends la suite, j'épuiserai mon expérience trébuchante, je limerai mon stylet, je pèserai mes hachures, je mesurerai mes lignes et j'aurai le plaisir de vous voir joyeux, jeune, lumineux, convertissant les foules et les poètes des rocs du lac Baïkal aux berges de l'Yser.

» Et nous sommes, Madame Donnay et moi, bien cordialement à vous et dans l'attente de bonnes nouvelles. »

Le 1^{er} janvier 1919 (lettre 34). Le voici « délivré ». Après des souhaits de fécond apostolat, il raconte en détails si évocateurs — mais pour moi seul — à notre ami — une visite qu'il me fit à Maissin fin septembre 1918 — en m'apportant cinq émouvants petits cartons — avec mon voisin, le peintre Aristide Capelle, dont nous allons bientôt publier, avec légendes, des paysages de la Haute Lesse qu'ils avaient contemplés ensemble...

L'automne passé, il a repris d'anciens « Magasins Pittoresques ».

« Quelle tenue, quelle élévation d'esprit et quel tact dans ces écrits datant de 1852 à 1869 — comme c'est loin du tintamarre des revues d'avant la guerre ! »

Le 27 mai 1919 (lettre 35). Après avoir compati à une grande douleur qui venait de m'atteindre, nouvelles considérations sur son œuvre si ardue sous ce grand ciel *sans nuages*, cette inondation de clarté...

« Mais cependant, je commence à ne plus sentir peser toute cette angoisse de la guerre, à sortir de toute cette boue morale, à reprendre confiance, à espérer une œuvre meilleure, plus incisive, plus franche, plus nettement écrite !

» Il faudrait vivre uniquement au présent... J'ai toute ma vieille éducation contre moi, d'où travail perpétuel — la renfoncer dans le passé... J'espère commencer et *finir*, finir surtout quelque peinture convenable. Ne vous méprenez pas sur le mot finir — il signifie surtout rester dans le même état d'esprit pendant la durée du travail, et n'y voletant à la façon d'une mésange — que je suis...

Le 25 juillet 1919 (lettre 36) :

« On ne peut sortir du désordre guerrier et on espère être entouré de vrai travail, d'idées, et non de ce tararaboum de fêtes dont au reste aucun écho n'arrive ici. Au contraire, il règne dans toute la campagne un silence sournois, pas le vrai silence des solitudes, on attend on ne sait quoi, une comète, des chutes d'étoiles. Bondissez, ô collines ! fleuves, remontez à vos sources. Et la vie continue tranquille, admirable d'indifférence et de sérénité...

Le 13 décembre 1919 (lettre 37). Analyse objectivement et avec un calme surprenant les inquiétudes qui le tourmentent : un seul regret, ne pas retrouver la certitude d'arriver à produire de vraies belles œuvres... « La vie ne m'a pas avancé depuis vingt cinq ans... »

Puis demande d'envoyer les *XV Dévots Mystères* au poète Noël Ruet qu'il vient de rencontrer et dont le premier recueil « Rosaire d'Amour »

« ...sans princesse, ni cygnes, ni amertume, ni coupe de volupté, ni autres falbalas lui est très sympathique, simple, harmonieux, humain et chaste... »

Enfin annonce d'un grand panneau décoratif, où il s'agira d'être sérieux. Thème : « La Légende Wallonne »...

Novembre 1920 (lettre 38) :

« Que devez-vous penser de mon archi silence ? Je vous ai écrit plusieurs fois il est vrai, mais des lettres tant échelées et pessimistes, très inutiles par là même à vous envoyer.

» Gardons nos sottises.

» Aujourd'hui j'examine si l'utilité de passer une franche couche de blanc sur le travail de plusieurs mois — n'est pas l'unique moyen d'avancer vraiment. Je suis parti sur une toile écruée non préparée, la peinture noircit terriblement

tous mes rapports sont faussés, c'est désarticulé, incohérent et sombre. Et par sa destination ce panneau doit absolument être lumineux, clair et très calme.

» « Cruelle énigme » dirait M. Paul Bourget.

» N'empêche que l'idée d'avoir à recommencer toute cette mécanique me rend d'une timidité supérieure.

» Et ce ciel vide, absolument vide, sans un nuage, ciel indifférent, trop absolu sur le paysage brûlé par la gelée — jamais je n'ai vu la nature si lamentable, m'épouvante presque.

» Si encore ce ciel insolite, inattendu pour nos régions, voulait nous annoncer des phénomènes extravagants, chutes d'aérolithes, aurores polaires, comètes flamboyantes, et vision apocalyptiques antisyndicales, — à faire descendre au parfond des caves et des cavernes une humanité fox trotteuse — et mieux encore ramener un peu d'idées et de bon sens sur notre pauvre planète. Il doit, cependant, y avoir des bornes à la bêtise humaine, mais où donc sont-elles ? C'est désespérant.

» Je viens de lire le Saint Augustin de Louis Bertrand. C'est depuis longtemps la seule lecture qui m'ait fait plaisir. C'était au reste une vieille connaissance, mon père citait ses maximes et j'ai fait mes premières peintures à son enseigne « *Au grand Saint Augustin* », magasin d'aunages. Pendant des semaines, à quatre pattes sur les parquets cirés, j'ai peint en noir toutes les plinthes des comptoirs, du rez-de-chaussée et de tous les étages, des kilomètres de plinthes. Ma blouse de toile, toute neuve et raide et faite « sur croissances » m'entourait comme une crinoline et c'était beau. Aujourd'hui, c'est devenu « Le Louvre ».

Doux souvenirs ! Tous les escaliers que j'ai marbrés à la détrempe dans des maisons tristes dansent devant moi et mes premières aquarelles dans la banlieue de Liège, les dimanches d'été, et toute mon inconscience.

» Aujourd'hui j'erre en mon métier avec autant d'amplitude, mais j'ai conscience et c'est le progrès.

» Lundi nous avons enterré notre grand chien noir. Il faut tout faire soi-même, le ciel était bleu — en creusant je

songeais aux trappistes, et comment on peut creuser son tombeau soi-même, avec sagesse et régularité et combien il importe de mourir sans crainte, avec dignité. Il était lourd comme un homme, et avant de rejeter la terre nous l'avons fait disparaître sous des feuilles mortes. Il faisait la maison vivante, il était devenu intelligent, c'était le gardien, et nous nous apercevons qu'il tenait une place dans notre vie — et voici que nous le revoyons sans effort et que souvent nous avons la sensation de l'entendre. Ma femme est très triste, mais raisonnable selon sa coutume.

» Je ne sais pourquoi, tout cet été, j'ai été obsédé par de perpétuelles idées d'infini, d'éternité, à n'avoir plus envie de travailler. Je me sentais faisant partie d'une très vieille civilisation, assise sur des ruines et attendant sans plus rien faire le jour du Jugement. Et cela vous fait si petit, si archi petit, cet infini et ces longueurs inimaginables. Trop petit. Et tout le perpétuel mouvement de la vie, rien n'est immobile; le silence est un bruit continu; tout passe et tourbillonne dans l'espace. « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

» Le dernier jour de septembre je suis allé à Maissin chez Thomas Braun, au sujet de vitraux pour l'église du village — un travail très difficile, sinon impossible étant donné « la scène à faire » : des vitraux modernes avec des épisodes de la guerre.

» Si encore je n'avais pas toutes ces difficultés avec ma peinture décorative, si mon travail au moins entraînait dans une voie carrossable ! Mais je suis dans un chemin creux, creuse est ma cervelle, mon optimisme est creux et j'ai tellement la trop réelle sensation de ne rien savoir que cet éventuel travail m'effraie.

» Mon verre est petit, je n'éprouve pas le besoin de boire aux grandes coupes. Petit artiste, petits travaux.

» J'ai lu votre poème « *Septembre* » — vous restez égal à vous-même et je vous vois et vous entends. Soyez heureux. »

Ici s'arrêtent ces chants nostalgiques...

Moins d'un an plus tard, le 8 juillet 1921, les secrets, les lumières de l'Au-delà, qu'il avait si passionnément recherchés, étaient enfin révélés à cet enfant des anges.

Son ami l'évoquera plus tard dans un poème « *A des Poètes* » à l'ombre desquels a cheminé sa vie.

.

*J'ai chanté la demeure où, pèlerin fervent,
j'ai connu son accueil. On voyait de sa chambre
la rivière, l'écluse et la neige en décembre
vêtir les peupliers inclinés par le vent.*

*L'âme de mon pays par lui magnifiée
tressaillait dans son œuvre et jamais plus dès lors
je n'ai pu dans l'exil évoquer ses décors
sans qu'à son souvenir elle ne fût liée...*

*Lorsque tu gravissais le coteau de Méry
j'étais à tes côtés...*

Aujourd'hui, comment mieux répondre au vœu du donateur et servir une Terre et une Tradition que nous avons tous ici mission de défendre qu'en vous constituant, mes chers collègues, dépositaires de ces reliques, pour permettre à ceux qui nous suivront d'y retrouver les souvenirs et les leçons exemplaires d'un Poète dont l'œuvre traduisit, avec une noblesse et une piété sans pareilles, et par ses plus tendres nuances, la grandeur de la Wallonie dans ses paysages et dans ses Saints ?

CHRONIQUE

L'AIDE A L'ÉDITION

Un arrêté du Secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique, daté du 5 octobre 1942, institue, au sein de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, une Commission chargée d'examiner les manuscrits d'auteurs belges débutants ou insuffisamment connus et de faire rapport sur ceux dont l'édition mérite d'être envisagée.

Sont nommés membres de cette Commission :

M. le Baron Firmin Van den Bosch;
M. Georges Rency;
M. Lucien-Paul Thomas,
membres de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises;
M. Franz Hellens, homme de lettres;
M. Lucien Christophe, homme de lettres, directeur à l'Administration des Beaux-Arts, des Lettres et de l'Éducation populaire.

Nous avons annoncé, dans le fascicule précédent du Bulletin, que cinq manuscrits seront choisis chaque année.

Les ouvrages soumis à la Commission devront parvenir au Secrétariat de l'Académie, 1, rue Lambermont, au plus tard le 31 décembre 1942.

LES CONCOURS DE 1945

L'Académie, en sa séance du 14 novembre, a ainsi formulé les sujets des concours de 1945 :

I. — On demande une étude sur l'expression du sentiment dans la peinture du paysage en Belgique.

II. — On demande une étude sur un parler de la Belgique romane (grammaire, lexique, noms de personnes ou de lieux) — ou une étude sur un groupe important de phénomènes linguistiques dans une région de la Belgique romane.

- PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à «La Renaissance du Livre», 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XIX, 1922-1940.

Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.

Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire Liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire Namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par MM. Lucien Christophe et Marcel Paquot).